



Commémoration de la libération des camps d'officiers prisonniers

Avril 1945

21 octobre 2006
Journée des OFLAG



Association Mémoire et Avenir – Chapelle Française de SOEST

PROGRAMME

10 h : Messe en la Cathédrale Saint-Louis-des-Invalides

11h 30 - 13 h : Réunion dans la Salle des Rencontres (Institution Nationale des Invalides)

- Accueil
- Projection du film *Sous le Manteau*, tourné clandestinement à l'OFLAG XVIIIA
- Témoignage de Monsieur Marc Vignolles (ancien prisonnier de l'OFLAG IVD)
- Témoignage de Monsieur Georges Grzybowski (ancien prisonnier de l'ASPILAG IA)
- Conférence : *De la mémoire des témoins à la mémoire collective*. Professeur Hélène Miard-Delacroix (Professeur des Universités, Études Germaniques, École Normale Supérieure Lettres et Sciences Humaines à Lyon)
- Allocution de Madame Barbara Köster (Présidente de la délégation allemande et du GFK)
- Allocution de Monsieur H.W. Beuth (Ministre plénipotentiaire de l'Ambassade d'Allemagne en France)
- Allocution du Général Marcel Guérin (Président de l'Association Mémoire et Avenir – Chapelle Française de Soest)
- Allocution de clôture de Madame Dominique Delpeuch (Cabinet du Ministre des Anciens Combattants)



13 h : Ouverture du Buffet et visite de l'exposition (dessins, photos, poèmes, textes, témoignages, objets provenant de nombreux OFLAG, ...)

Conférence de M. Marc VIGNOLLES

Chef de Bataillon Honoraire Ancien prisonnier à l'Oflag IVD (Hoyeswerda, Haute-Silésie)

Mon Général, Madame la représentante de Monsieur le Ministre des Anciens combattants, Monsieur le Ministre Plénipotentiaire de l'Ambassadeur d'Allemagne en France, Mesdames, Messieurs,

Ancien de l'Oflag IVD, je voudrais, tout d'abord, vous remercier, Mon Général, d'avoir en créant votre nouvelle association «Mémoire et Avenir – Chapelle Française de Soest» décidé d'accueillir parmi vous les derniers représentants de tous les Oflag, où des milliers de nos frères d'arme, après une cuisante défaite, ont dû pendant 5 ans, dans une ambiance hostile, isolés du reste du monde, attendre la venue de leurs libérateurs.

Mais aussi, oubliant les antagonismes passés, en union avec une association locale, d'essayer de faire du site de Soest, un centre culturel où en particulier les jeunes générations allemandes et françaises, connaissant notre histoire, puissent s'y rencontrer pour dialoguer et débattre fraternellement afin de construire en commun un avenir serein. Ce faisant, voici que votre remarquable chapelle est ainsi devenue le symbole de ces lieux de prière où, dans tous les camps, une très large majorité d'entre nous venaient rechercher espoir et réconfort. Merci enfin d'avoir choisi, pour cette première cérémonie d'accueil des vétérans de la captivité, de leurs familles et de leurs amis, ce haut lieu témoin privilégié de notre Histoire.



Permettez-moi, pour terminer, de remercier très chaleureusement votre fille, Madame Marie Mayer, secrétaire général de votre association, pour la simplicité et la gentillesse qu'elle apporte toujours dans tous les contacts que l'on peut avoir avec elle.

Voici le témoignage que je voudrais vous donner de mes 5 ans de captivité

Après avoir combattu près de Namur, avec la 12^{ème} division d'Infanterie motorisée, j'ai été fait prisonnier, à mon grand étonnement, en allant au repos dans un village situé dans la forêt de Mormal, aux environs de Bavay. Rapidement regroupé avec des milliers d'autres prisonniers après plusieurs jours de marche, nous avons été dirigés, en chemin de fer, vers un centre de regroupement près de Leipzig.

Voyage éprouvant effectué à 70 dans des wagons de marchandises où pendant deux jours et une nuit nous crevions de fatigue, d'inconfort et de soif.

Dans ce centre, les officiers ont été séparés des hommes de troupe puis conduits vers leurs Oflag définitifs, en ce qui me concerne l'Oflag IVD en Haute-Silésie.

Le camp situé aux environs de la ville d'Hoyeswerda s'étendait sur plusieurs hectares, loin des habitations à la lisière d'un bois.

Une quadruple rangée de barbelés de 3 à 4 mètres de haut, des miradors avec gardien, mitrailleuse et projecteur ainsi que des

patrouilles avec chiens en assuraient les limites et la garde.

Dans ce cadre, dès mon arrivée, avec des milliers de compagnons d'infortune, nous fûmes répartis dans une quarantaine de solides baraques en bois où pendant 5 ans, nous avons impatiemment attendu notre libération.

Dès le début, deux épreuves s'imposèrent à nous : l'appel et la nourriture. Journellement, quel que soit le temps, regroupés à l'extérieur pendant une heure ou plus, suivant l'humeur de l'officier qui commandait le camp, on nous comptait, on nous recomptait pour s'assurer qu'aucun d'entre nous «ne s'était fait la belle».

Mais le problème majeur était la nourriture. Celle-ci comportait deux parties : le menu gracieusement offert par nos geôliers et les colis que nous expédiaient nos parents et amis. Le menu comprenait le matin un bol de lait de soja, puis au déjeuner, une soupe claire, très claire, accompagnée pour le reste de la journée d'une tranche de pain et de sept ou huit pommes de terre. Heureusement les colis, pas suffisamment nombreux à notre gré, nous permettaient cependant de moins souffrir de la faim.

Dans ces conditions, il convenait surtout de ménager ses forces. Aussi la marche, plusieurs tours du camp avec des camarades, constituait-elle l'essentiel de nos efforts physiques.

Mais parallèlement, surtout les deux premières années, compte-tenu des avancées victorieuses de l'armée allemande, il convenait aussi de soutenir notre moral.

D'où la nécessité de s'investir dans des occupations nous permettant d'oublier, pour un temps, que nous étions esclaves.

Lecture, conférences, prières, étude de la langue allemande, concerts, bridge, etc.

Pour ma part, j'avais choisi le scoutisme, le théâtre et les réunions avec les anciens des Arts et Métiers.

A cela s'ajoutait pour tous le désir d'évasion. Evasions difficiles à réaliser, soit en creusant des tunnels, soit en modifiant nos uniformes pour les rendre à peu près semblables aux tenues allemandes et franchir ainsi les portes du camp, ouvertes par des gardiens abusés.

Pendant notre séjour à Hoyerswerda, quelques événements vinrent rompre notre quotidien :

- La visite d'un aveugle, Monsieur Scapini, ministre des prisonniers du gouvernement du Maréchal Pétain
- La venue du chef des autonomistes bretons, architecte français condamné à mort avant la guerre, venu vainement recruter des adeptes pour donner son indépendance à la Bretagne
- La demande faite par les autorités allemandes de réunir tous les officiers juifs pour une destination inconnue. Demande vigoureusement refusée par l'ensemble des prisonniers qui se solda uniquement par le regroupement de ces officiers dans une même baraque.
- Vers 1943, devant le besoin de l'industrie allemande de techniciens hautement qualifiés, la demande faite à certains de nous, sans grand succès d'ailleurs, de quitter le camp pour devenir travailleurs libres, nourris et payés comme leurs homologues allemands.

A partir de cette époque, grâce à la lecture d'un quotidien local et à la possession d'un appareil radio clandestin, nous avons compris que l'espoir de victoire avait changé de camp.

Ce qui se confirma au mois de février 1945 où l'on nous fit savoir que le camp allait être dissous et que nous allions repartir vers l'Ouest. Effectivement, le 18 de ce mois, 420 d'entre nous quittèrent le camp effectuant en 10 jours une marche de 170 km, les menant dans la salle des fêtes du petit village de Burgstaedt, situé au Nord-Ouest de Chemnitz.



Dans cette salle, couchés sur la paille, manquant de nourriture, avec des lavabos et des sanitaires en nombre insuffisants, la vie devint rapidement insupportable. L'œdème famélique fit son apparition.

Heureusement, le 14 avril, les chars américains vinrent nous délivrer. A partir de ce jour, la faim fut apaisée et après quelques jours de repos, en camions, nous fûmes transportés à Gera, puis dans une caserne d'Erfurt où nous apprîmes que le 8 mai 1945, l'armistice avait été signée.

Le rapatriement vers la France se fit en train, un premier convoi comprenant des sapeurs du Génie, capables en cas de besoin de rajuster les voies et un deuxième convoi qui le suivait, composé de wagons de marchandises emportant des milliers d'entre nous, tous grades confondus.

Arrivés à la frontière française, en direction de Longuyon, la Marseillaise jaillit de nos cœurs infiniment heureux. Tout au long du parcours, dans chaque village, à notre passage, les cloches sonnaient et les habitants

arrivaient, nous offrant des gâteaux, des fruits, de la confiture, etc. Nous pleurions tous.

A Longuyon, une équipe efficace prenait nos noms, nos affectations, les adresses de nos familles d'accueil, puis composait les trains devant nous amener à destination. Le 15 mai, vers 22 heures, nous arrivions en gare de Bordeaux puis étions dirigés vers un cantonnement pour y passer la nuit.

A la sortie de la gare, des centaines de Bordelais nous attendaient, applaudissant à notre passage, ce qui nous alla droit au cœur. Le lendemain, j'arrivais enfin en gare de Langon, terme de mon périple où m'attendaient mes parents, les larmes plein les yeux.

Après quelques jours de repos, j'ai dû me présenter à Bordeaux aux autorités militaires pour qu'elles évaluent mon état. Constat : asthénie, amaigrissement (j'avais perdu 20 à 25 kg). Décision : 2 mois et demi de convalescence. Au cours d'une deuxième visite de contrôle, me fut remis un bon à présenter au service compétent qui, après visa, me donnait droit à l'obtention d'un costume gratuit.

La personne chargée d'apposer son visa, en faisant son travail, ne put s'empêcher de me dire : «Vous, vous avez de la veine !». Devant mon étonnement, il précisa : «Pendant 5 ans, derrière les barbelés, vous n'avez pas usé vos costumes, tandis que nous, nous avons tout usé et aujourd'hui, nous n'avons droit à rien». Cette logique me laisse encore pantois.

Incorporé à 23 ans, le 1^{er} octobre 1937 au 38^{ème} régiment de Transmission de Montargis, je fus libéré de mes obligations militaires à Bordeaux le 15 août 1945.

Je voudrais terminer mon témoignage en vous donnant lecture de ce qu'un de ses lecteurs écrivait au Figaro, à l'occasion du 60^{ème} anniversaire de la fin des hostilités, intitulé Les oubliés de la guerre :

«Il est pourtant un grand nombre de victimes de ce temps, dont personne ne parle

jamais et qui paraissent complètement oubliées : les 1 900 000 prisonniers de guerre dont une grande partie est restée près de 5 ans en Allemagne, enfermés derrière des barbelés et notamment les officiers et ceux des sous-officiers qui refusèrent d'aller travailler en «commandos»... Dans ces «oubliés», on peut penser notamment aux appelés des classes 34-36 qui sont restés pratiquement sous l'uniforme durant 9 à 10 années et qui ont ainsi perdu les meilleures années de leur jeunesse, celles durant lesquelles la vie se construit, tant sur le plan familial que professionnel. Parmi les victimes de cette guerre, on pourra, peut-être un jour, dire qu'il furent les «oubliés» d'un pays qui les avait pourtant conduits là où ils furent menés.»

Je vous remercie.

Conférence de Mr Georges GRZYBOWSKI

Capitaine de réserve Honoraire (ABC)

Ancien aspirant prisonnier à l'ASPILAG IA de Stablack (Prusse Orientale)

Madame la représentante de Monsieur le Ministre des Anciens combattants, Monsieur le représentant de Monsieur l'Ambassadeur d'Allemagne en France, Mesdames, Messieurs,

Il faut d'abord féliciter et remercier les fondateurs de *Mémoire et Avenir Chapelle Française de Soest* (Monsieur le Général Guérin et sa fille, Madame Marie Mayer, animatrice ardente et efficace de cette journée) et aussi tous nos amis allemands, initiateurs à l'origine de ce rassemblement autour de Soest et notamment Madame la Présidente de la délégation allemande, ici présente.

En servant la Mémoire, vous servez la vérité !

La mémoire, de quoi s'agit-il ? 2 millions d'hommes, peut-être 80 000 officiers dont 2 000 aspirants, prisonniers de guerre, c'est à dire 2 millions de familles françaises atteintes... ce n'était pas rien. Ils n'auraient pas dû passer inaperçus dans l'opinion et dans l'histoire ! Leur survie (et comment), leurs réactions pendant 5 ans, portant témoignage, méritent d'être conservées : témoignage de fidélité à notre pays, à notre armée, nos valeurs, notre culture. L'association y contribue.



La vérité, maintenant, qu'est-ce que c'est ?

1^{ère} vérité, la vérité sur nous, qui témoignons aujourd'hui. C'est que le plus grand nombre n'ont pas été «faits» prisonniers au combat, mais «déclarés» «prisonniers de guerre» par la convention d'armistice de juin 1940. Autrement dit, furent livrés en otages tous les militaires se trouvant le 26 juin au nord de la ligne de démarcation !

2^{ème} vérité, il faut affirmer qu'ils avaient combattu, que l'armée française ne s'est pas sauvée sans se battre et souvent avec héroïsme, contrairement aux calomnies trop répandues depuis 1940 à l'étranger et même dans certains de nos propres manuels scolaires. Nous

avons eu 100 000 à 110 000 morts en un mois et l'armée adverse a perdu plus de soldats pour parvenir à la Loire en six semaines que plus tard, en 6 mois, pour atteindre les faubourgs de Léningrad et de Moscou (lisez à cet égard l'admirable livre «Comme des lions» de l'historien très indépendant Dominique Lormier, édité chez Calmann-Lévy qui a dépouillé les archives des armées allemandes pour nous réhabiliter).

3^{ème} vérité, si le silence s'est abattu sur notre sort et celui de l'armée française de 1940 après notre effondrement, c'est qu'à partir de là, d'énormes événements n'ont cessé de se produire dans le monde pendant

5 ans : échec de l'aviation allemande sur l'Angleterre durant l'été 1940, entrée en guerre de la Russie en 1942, Rommel en Afrique, Pearl Harbor et l'anéantissement de la flotte américaine provoquant l'entrée en guerre des US, Stalingrad, le débarquement, la libération, la découverte des camps et de la Shoah, Nuremberg ...

D'autre part les vainqueurs ont eu besoin de tourner l'attention et l'intérêt sur leurs mérites et sur l'avenir. Les absents ont toujours tort et l'oubli s'est étendu sur nous. Alors oui, aujourd'hui : Bravo et Merci !

Comment avons nous vécu ces cinq années ?

1^{ère} préoccupation : récupérer, respirer, réfléchir

Récupérer : un immense besoin de repos pour nos corps épuisés par l'alternance des combats et des marches et une retraite qui pour beaucoup fut plus longue que celle de Charleroi en 1914.

Respirer : Se reprendre en main après la bousculade mentale, la longue et constante concomitance de l'énergie et du désespoir.

Réfléchir : «Mais qu'est-ce qui nous est arrivé ? » et chacun racontant aux autres sa campagne et des généraux déjà faisaient des conférences, après lesquelles on débattait sans fin.

2^{ème} préoccupation : Survivre ... et d'abord manger

Boire, on l'avait pu, habitations, fontaines, parfois ruisseaux (!). Mais la nourriture nous avait beaucoup manqué, nous repliant à contre-courant d'une intendance de plus en plus débordée et souvent détruite sur les routes. Avec des centaines de milliers de prisonniers, les Allemands n'ont pas pu faire face aux besoins minimum avant de longs jours. L'amaigrissement déjà résultant de la campagne et de la retraite s'était aggravé. Le sujet devenait obsessionnel pour nous et surtout les plus jeunes. Certains débrouillards eurent

de curieux systèmes D. Moi-même, je me suis souvent nourri le soir d'une grosse salade de pissenlits cueillis au pied des baraques et 20 fois lavés, conservant ainsi la moitié de mon pain pour le lendemain matin.

L'installation dans les camps normalisa un régime à base de pain en qualité et quantité variables et de soupe aux rutabagas. Peu à peu, on fit des échanges, les plus affamés sacrifiant cigarettes et biscuits de la Croix Rouge (quand ils arrivèrent !). Des marchés noirs par de mystérieux réseaux s'instaurèrent jusqu'à ce que soit institutionnalisée l'arrivée régulière des colis de vivres familiaux qui littéralement sauvèrent souvent nos santés.

3^{ème} préoccupation : se regrouper

On rechercha dans le camp des camarades de la même unité, de même arme, de même région ou camarades d'études. On se mit à plusieurs en «popotes» pour partager l'ordinaire et ses éventuelles améliorations. On créa des groupes, cercles d'études ou autres activités.

4^{ème} préoccupation : s'entretenir ... le corps et l'esprit

La gymnastique devint pratique courante et, plus tard, quand les moyens et la nourriture le permirent, les sports. Les conférences se multiplièrent et l'on créa des universités. Beaucoup se remirent très sérieusement aux études et purent en rentrant faire valoriser leurs nouveaux acquis (pour ma part, je pus passer avec succès un DES d'économie politique à Paris-Panthéon trois jours après mon retour, me donnant un regain de courage pour préparer à 30 ans le 2^{ème} DES et soutenir une thèse de Doctorat en droit). S'entretenir, ce fut aussi multiplier les lectures, la France envoyant beaucoup de livres, et pas seulement des romans policiers. On a lu, on a médité dans les camps, on a dialogué aussi au cours d'interminables marches à pied le long du barbelé (triple réseau de 3 m de haut), promenades amicales au cours desquelles on

refaisait le monde ou on discutait des sujets majeurs de la philosophie. La religion aussi fut très présente, réconfort pour beaucoup, découverte pour certains, occasion de rencontre, de coude chaleureux pour le plus grand nombre dont la vie intérieure fut intense pendant ces cinq années.

5^{ème} préoccupation : se relier aux nôtres et à la France

Ecrire et garder le contact. Avec une lettre et deux cartes par mois mais les informations s'échangeaient, avec parfois de touchantes astuces codées à cause de la censure, les affections se maintenant (ou parfois hélas ! se rompaient car 5 ans, C'est long !)

6^{ème} préoccupation : tenir le coup moralement

Garder le moral, et pour cela le sport, l'étude et les réunions de groupe furent des adjuvants. Souvent soutenir le moral des autres. Car quelques uns lâchaient prise, surtout en 42-43 avec la prolongation de l'épreuve. Il y eut relativement peu de «dépressions nerveuses», l'atmosphère des chambrées, restée un peu militaire, maintenant une jovialité de surface voulue, parfois un peu artificielle, mais cassant l'isolement dans la morosité. Il y eut tout de même de grosses épreuves pour certains, familiales ou professionnelles. Dans ces cas, les camarades de popote s'efforçaient au soutien de l'ami soucieux ou blessé. Pendant ce temps, les autres en France prenaient les situations et épousaient les filles ...

Quelles leçons tirer de ce rapide résumé ?

En voici quelques unes :

Les anciens prisonniers de 40/45 ont plutôt été un facteur de rapprochement avec l'Allemagne

Une fois de plus, on a pu vérifier que c'est souvent de l'épreuve que naît la solidarité. Un peuple riche devient forcément individualiste.

La nature humaine sait faire preuve d'une extraordinaire faculté d'adaptation aux situations les plus diverses et les plus imprévues pour chacun. La volonté de vie, le ressort des valeurs semées en chacun sont vraiment des FORCES.

Il ne faut pas grand chose pour vivre

- On peut vivre 5 ans avec des rations d'entretien
- On peut vivre 5 ans avec la même vareuse, la même culotte, le même manteau
- On peut vivre 5 ans avec une gamelle en fer, une seule cuillère et un quart de même métal
- Oui, on a pu tout ça Et rester dignes !

Conclusion

Si, dit-on, tout finit en France par des chansons, terminons par une plaisanterie : si l'on accepte la calomnie d'une armée qui se serait sauvée, ceux qui ont été pris ont couru moins vite ... C'est que nous étions les meilleurs !

Contribution du professeur Hélène Miard-Delacroix

Professeur des Universités, Etudes Germaniques, Ecole Normale Supérieure
Lettres et Sciences Humaines à Lyon

Madame la représentante du Ministre délégué aux Anciens Combattants, Monsieur le Ministre Plénipotentiaire, Général, Mesdames et Messieurs,



Tout d'abord je vous remercie de m'avoir invitée : ce n'est pas la première fois que je viens parler devant cette association et j'en suis heureuse.

Vous m'avez invitée en ma qualité d'universitaire et c'est une position toujours très confortable, surtout quand on s'intéresse à l'histoire et à la science politique parce qu'on peut toujours bien mieux tout expliquer après coup. J'interviens surtout très volontiers devant vous, les témoins, que j'écoute avec intérêt car ils ont des choses à raconter qu'un historien ne pourra jamais rendre aussi bien.

Pourquoi dois-je parler ici ? Pour que nous essayions ensemble d'identifier des repères afin de comprendre le passage du souvenir des acteurs, la mémoire des témoins, à la mémoire collective.

Les témoins, les acteurs ont ce qu'on appelle une mémoire vivante : chaque année vous vous retrouvez... La mémoire des survivants parmi des centaines de milliers de prisonniers est faite de l'expérience traumatisante de la captivité et comme l'ont montré les témoignages, de la découverte de la solidarité humaine et de ses ressources.

Le défi, c'est de passer de la somme de ces souvenirs individuels à la mémoire d'un groupe qui existe et à la mémoire d'un groupe qui a priori n'a rien à voir avec cette histoire.

Ce qu'on appelle la mémoire collective, c'est un processus d'intégration des événements et surtout de leur signification. Il s'agit de comprendre et d'interpréter ce qu'est la mémoire collective des groupes, groupe des témoins, des acteurs, de leurs familles et leurs descendants et de l'ensemble de la population. J'allais dire de la nation française mais puisque nous sommes en affaires franco-allemandes, alors de nous tous, Européens.

Cela a été évoqué, il y a de nombreuses difficultés à la transmission de la mémoire collective. Je vais essayer de vous dire, de façon un petit peu ordonnée, quelles peuvent être ces difficultés.

D'abord, il faut savoir le dire, il y a une forme de concurrence des souffrances.

Il est difficile de comparer, si affreuses qu'aient pu être les conditions de captivité, la souffrance, celle de tel captif ou de tel autre et celle des déportés, y compris dans les

camps de la mort. C'est un problème qu'il faut savoir regarder en face et, avec le recul du temps, être capable de dire que ces souffrances existent, ont existé en parallèle et qu'il n'y a pas de concurrence. Parler des unes ne retire rien à la réalité des autres.

Le deuxième obstacle, ou plutôt la deuxième explication de la difficulté à transmettre votre mémoire, c'est que la mémoire «collective» est aujourd'hui apaisée quant à la défaite mais que l'on a tourné la page. Bon, la France a perdu et l'on s'en accomode. On peut passer à autre chose, même si cela demeure pour vous. Vous avez parlé de paroles scandaleuses en évoquant les discours sur la défaite : la perception de l'humiliation d'une défaite et la captivité de nombreux militaires officiers et hommes de troupe ont fait partie des événements qui passent par pertes et profits dans la mémoire qui est sélective. Il y en a toujours et l'on assiste à une espèce de hiérarchisation.

Mais il y a une explication quand même positive au fait de la difficulté de transmettre cette mémoire : c'est tout simplement le rapprochement franco-allemand, le processus d'apaisement par la paix. Il a une dimension curative, par le contact, par la confrontation et par l'échange aussi et les efforts pour faire «ensemble». La chapelle de Soest conservée par nos amis allemands en est un exemple.

Dans ce rapprochement franco-allemand, on a toujours envie de dire : «mais pourquoi rappeler les choses désagréables ? », comme si le souvenir des captifs pouvait s'effacer.

J'ai parlé de la concurrence des souffrances, il y a aussi la concurrence des mémoires, l'histoire des lieux et le nombre des intéressés. Prenons l'exemple du camp de Soest qui a été occupé, successivement, par 5 000 captifs français, puis par d'autres malheureux, expulsés de l'est, des anciennes régions de l'est de l'Allemagne, venant de Silésie notamment. On a là affaire au problème particulier d'une mémoire très particulière des

expulsés allemands pour lesquels il a été question d'une mémoire «empêchée», avec la difficulté de s'intégrer en se fondant et, en parallèle, une très grande activité dans la transmission de la mémoire aux familles. Se disent aujourd'hui en Allemagne «expulsés» des gens qui sont nés bien après l'épreuve mais qui ont acquis cette mémoire transmise.

Pour soi, on sait que la transmission est nécessaire. La transmission de vos souvenirs, de cette mémoire, est nécessaire. C'est Maurice Halbwachs qui a évoqué l'aspect social de la mémoire, c'est-à-dire la liaison indissociable entre la mémoire d'un groupe et l'existence du groupe qui porte cette mémoire. La mémoire disparaissant, le groupe disparaîtrait. Le groupe des acteurs, le groupe des témoins, le temps passant, devient un autre groupe, peut devenir le groupe des descendants, et recueillir cette mémoire.

La transmission de cette mémoire passe par ce qu'on appelle dans la recherche la mémoire «communicative». C'est Jan Assman qui a formulé ce terme, traduisant que la transmission se fait par le biais de la communication quotidienne.

C'est ainsi que la transmission de la mémoire de la captivité en Allemagne a déjà fonctionné, qu'elle a pu se transmettre par la communication quotidienne et par la mémoire trans-générationnelle, avec ce que l'on raconte à ses enfants. C'est pourquoi les souvenirs exposés ici sont si importants parce qu'ils permettent de donner l'impression aux descendants d'avoir eux-mêmes vécu ces choses.

Et puis enfin, il y a cette fameuse mémoire «collective» qu'on peut appeler aussi mémoire «culturelle». Comment faire pour que la mémoire des Oflag entre dans la mémoire collective de la France et des Européens ? Là, pas de détour possible. Je crois que la dernière fois que j'ai parlé de mémoire devant vous, j'ai déjà parlé de Paul Ricoeur.

C'est un philosophe qui a beaucoup réfléchi à la transmission de la mémoire et nous aide beaucoup avec la façon dont il a défini l'énigme de la mémoire : le mystère de la présence d'une chose absente, cette chose étant, en plus, une chose du passé.

Ricoeur a souligné que l'effort du retour sur le passé se fait toujours à partir du présent. Il faut que vous en soyez conscients, la transmission de la mémoire est toujours une reconstruction : c'est notre présence aujourd'hui qui a besoin de reconstruire ce passé pour le dire. Et en cela, le présent constitue une sorte de filtre, d'écluse, et c'est ainsi que, dans le choix du passé qui est décrit dans les livres d'histoire, l'écluse a fonctionné et on ne parlera pas du reste. Il faut donc, si l'on estime qu'on a le devoir de transmettre, permettre qu'une écluse laisse passer cette mémoire-là. Parce que les choix que l'on fait de son passé révèlent l'image que le groupe se fait de lui-même, que ce soit le groupe de Soest, ou le groupe Europe.

Cette image est fixée dans ce qu'on appelle des lieux de mémoire, bien décrits par l'historien Pierre Nora dont le concept a été repris en allemand. Un lieu de mémoire est davantage qu'un lieu ; un lieu de mémoire, ce n'est pas seulement un endroit. la chapelle de Soest est un endroit, mais pour que la chapelle de Soest devienne un lieu de mémoire, il faut que se cristallisent sur ce lieu des notions, des valeurs, qui peuvent se détacher de lui.

Ce ne sont pas obligatoirement des lieux, simplement ce sont des espaces investis par une mémoire. Les «Oflag» peuvent devenir un lieu de mémoire. Pour cela, il faut souligner, comme on le fait aujourd'hui, les enjeux identitaires et politiques de cette mémoire.

Nous travaillons ensemble à l'histoire que les Français et les Allemands se donnent ensemble. Vous savez, le franco-allemand, vous l'avez évoqué, c'est d'abord l'expérience de la souffrance infligée et de la souffrance subie, et parler ensemble de la souffrance infligée et de la souffrance subie, c'est ainsi la compréhension de l'autre, l'intelligence de l'autre. J'ai beaucoup aimé qu'ait été souligné le fait qu'il y a eu tant de prisonniers et tant de morts français en quelques mois, mais que dans la même période, il y a eu tant de morts allemands : c'est ce mode de fonctionnement qui permet la construction et l'intelligence de l'autre, et, pour ce qui est du franco-allemand, la volonté de construire en commun.

Nous avons ici les allemands de la chapelle de Soest, avec notamment l'atelier historique de la Chapelle de Soest (G F K) : c'est un signe très fort qu'il faut soutenir pour faire rentrer cette mémoire dans la mémoire collective. Mais je n'ai pas beaucoup d'inquiétude, je pense que cette mémoire sera transmise à nos enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.

Je vous remercie.

Barbara Köster, Présidente du GFK (traduction de J.C. Kling)

Présidente de la délégation allemande et du GFK

Cher Marcel, Chers amis de la Chapelle Française de Soest, Mesdames, Messieurs,
Bonjour !

La délégation de Soest et moi-même sommes heureux d'être parmi vous à l'occasion de la Journée 2006 des Oflags.

Nous sommes impatients de connaître les nouveautés dont vous allez nous parler. De notre côté, nous sommes également contents de vous donner de bonnes nouvelles de Soest.

Cela fait 9 ans que nous nous efforçons de faire connaître et de faire vivre la Chapelle française. Nous avons pu obtenir des subventions afin de pouvoir réaliser un musée dont 3 salles sont consacrées à la fuite et la dispersion en souvenir des Silésiens qui séjournèrent en 1946 à la caserne. Dans les prochains mois, deux salles seront installées par des professionnels de Cologne sur le thème «prisonniers français Oflag VIA». d'autres salles seront aménagées.

A ce titre, nous avons naturellement besoin de votre aide pour pouvoir recueillir des témoignages, documents ou archives émanant des personnes ayant séjourné à l'Oflag VIA de Soest à cette époque.

Les travaux de rénovation du bloc III ont été entrepris par une société d'artisans chô-

meurs. Notre association a effectué de gros investissements financiers pour la réalisation de ce projet. Nous sommes satisfaits du résultat, le bloc III devient petit à petit un vrai musée.

En coopération avec les monuments historiques de Munster, une jeune étudiante de l'université de Cologne va rédiger une thèse concernant les peintures et les fresques de la Chapelle. Son mémoire nous aidera à engager dans l'avenir la restauration des peintures.

Mesdames et Messieurs, cher Marcel, vous pouvez constater que nous avons parcouru une partie du chemin, non sans difficulté, concernant la Chapelle Française de Soest, et du bloc III de la caserne Adam,

pour en faire un lieu de souvenir, de mémoire et de rencontre.

Une grande partie du chemin reste néanmoins devant nous afin que notre projet commun, de faire vivre et de développer ce lieu, se réalise pleinement. A cet effet et pour la poursuite du projet, nous avons besoin de votre aide à travers la fourniture de documents permettant de développer et d'enrichir ce lieu de mémoire, en somme de faire vivre ce passé commun historique franco-allemand.

Je vous remercie.



Allocution de Monsieur H.W. Beuth

Ministre plénipotentiaire de l'Ambassade d'Allemagne en France

Mon Général, Mesdames, Messieurs, liebe deutsche Freunde der Geschichtswerkstatt Französische Kapelle in Soest,

Je voudrais vous dire trois choses : d'abord, je suis honoré, je suis ému et je suis optimiste.

Je suis honoré d'avoir été invité par vous, de faire partie de cette famille devenue famille franco-allemande qui s'occupe de la Chapelle de Soest et s'intéresse à la Mémoire de la génération de vos proches, de vos parents, et de vous-mêmes.

J'en viens au deuxième point : je suis ému. Je suis ému devant ces témoignages auxquels



je viens d'assister, c'était vraiment très important pour moi de pouvoir voir, revivre et partager vos souvenirs.

Et je suis optimiste, après ce que je viens d'entendre lors du brillant exposé du professeur Miard-Delacroix, et je suis optimiste aussi à cause des nouvelles fraîches qui viennent de mes compatriotes de Soest : je crois que ce que le professeur Miard-Delacroix nous a exposé en théorie est en train de se réaliser. Nous sommes sur la bonne voie pour créer une mémoire partagée.

Je vous remercie encore une fois de m'avoir invité et de m'avoir donné l'occasion d'être parmi vous aujourd'hui.

Allocution du Général Marcel Guérin

Président de l'Association Mémoire et Avenir Chapelle Française de Soest

Madame la représentante du Ministre Délégué aux Anciens Combattants,

Monsieur le Ministre Plénipotentiaire de l'Ambassade d'Allemagne en France,

Madame la Directrice des Affaires culturelles et éducatives à la Direction de la Mémoire, du Patrimoine et des Archives,

Mes Chers Amis,

Je ne peux pas faire mieux pour débiter mon discours que de vous donner lecture de la lettre de Madame Alliot-Marie, Ministre

de la Défense

Paris, le 3 août 2006,

Monsieur le Président,

Vous m'avez récemment fait part de votre souhait de voir la journée des Oflag qui se déroulera le 21 octobre prochain, placée sous mon haut patronage.

Il m'est agréable de vous informer que c'est bien volontiers que j'accepte que cette journée du souvenir qui, pour la première fois, réunira à une même date tous les anciens officiers qui

ont été prisonniers en Allemagne pendant la seconde guerre mondiale, soit placée sous mon patronage.

Je vous prie d'agréer, monsieur le Président, l'assurance de ma considération distinguée.



Au cours des présentations auxquelles nous venons d'assister, j'ai revécu avec émotion bien des souvenirs. Je me suis reconnu dans le film qui a été projeté, je me suis associé aux évocations que mes camarades de captivité ont exprimées et aux témoignages qui sont exposés sur les murs de cette salle.

Je voudrais maintenant insister sur un aspect essentiel de la vie que tous, nous avons menée dans ce monde étrange qui a été le nôtre pendant de longues années : c'est la solidarité à toute épreuve qui nous unissait et le rôle qu'ont joué pour la maintenir certains de nos camarades. Leurs éminentes compétences, leur autorité morale et leurs talents exceptionnels ont assuré la cohérence et la persistance de l'espoir dans ces circonstances difficiles.

Je regrette de ne pouvoir citer aujourd'hui que des souvenirs personnels qui se rap-

portent à l'Oflag VIA, bien que des exemples analogues puissent être trouvés dans chacun des autres camps.

Je voudrais évoquer d'abord le souvenir de Charles Merveilleux du Vignaux qui vient de nous quitter à l'âge de 99 ans. Son autorité morale était unanimement respectée et je suis fier d'avoir été l'un onze privilégiés qui ont partagé sa chambre. A l'issue de sa carrière, il a été à la charnière entre la 4^{ème} et la 5^{ème} République puisque c'est lui qui a transmis au Général de Gaulle les propositions du Président Coty relatives à la procédure de passation des pouvoirs.

Une grande place doit également être donnée au souvenir de Guillaume Gillet qui, avec son condisciple René Coulon, nous a laissé la Chapelle. D'une certaine manière, c'est cette chapelle qui nous unit.

Je suis heureux de saluer ici Madame Rose Gillet et son neveu, Monsieur Jean Baptiste Gillet, Directeur des Affaires Financières au Ministère de la Défense.

Si la carte des Saints de France, œuvre de René Coulon, affirme non sans humour, l'identité française, d'autres documents exposés ici montrent que la résistance aux propagandes conjuguées des Nazi et de Vichy s'exprimait fermement.

A cet aspect important de notre vie s'attache notamment le souvenir de Jean Legaret de qui j'évoque avec amitié le souvenir, tandis que son fils, Jean-François, maire du 1^{er} arrondissement de Paris, empêché, se propose de nous rejoindre tout à l'heure.

Le théâtre dans tous les camps a été un très bon moyen pour nous aider à garder le moral et il en reste de nombreuses traces dont certaines sont exposées sur ces murs. La poésie a été aussi pour beaucoup d'entre nous un moyen d'évasion. Cette exposition en témoigne.

Mais, de la musique, pourtant vitale, il ne reste rien. Je sais qu'elle a été très présente

dans tous les camps. A Soest, nous avons eu la chance de compter parmi nous un artiste exceptionnel, Sully Ledermann, dont les concerts, en soliste ou avec l'orchestre qu'il dirigeait étaient chaque fois un événement. Polytechnicien, possédant une vaste culture scientifique, littéraire et artistique, sa trop courte carrière laisse une trace toujours vivante.

Merci à Madame Anne Ledermann, à sa fille Alice et à son petit-fils Sully, d'être aujourd'hui parmi nous.

Les sciences et la philosophie ont aussi tenu une grande place dans cette communauté culturelle que constituait les camps, grâce à d'éminentes personnalités.

Je tiens à évoquer ici dans ce cadre la mémoire de Pierre Costabel. Normalien, agrégé de mathématiques, il a professé à Soest un cours de «taupe» dont le texte qui a été conservé, annonçait déjà une carrière d'historien de la philosophie des sciences. Il s'est fait prêtre aussitôt après la libération et est entré à l'Oratoire de France. Il a alors enseigné à l'Ecole des Hautes Etudes et acquis une réputation mondiale.

Je tiens à saluer ici le Père Cadoux, Directeur de l'Oratoire et la nièce de Pierre Costabel, le Professeur Geneviève Gobillot, qui sont avec nous aujourd'hui.

Si incomplet qu'il soit, j'arrête ici l'hommage que je voulais rendre à quelques grandes figures de notre histoire de la captivité. J'espère que nous pourrions longtemps conserver et compléter cette mémoire, d'une part dans le musée virtuel que nous sommes en train de créer, dont cette exposition n'est qu'un aperçu et, d'autre part, à Soest, dans les bâtiments qui entourent la Chapelle.

Quant à l'avenir, j'espère d'abord que l'abondante documentation inédite que nous rassemblons intéressera les historiens et qu'ainsi une image authentique de «notre histoire» sera conservée.

Je souhaite aussi que cette histoire, ainsi restituée, soit accessible à la jeunesse française et allemande.

Ce vœu ne se réalisera pas, c'est évident, sans le soutien des Gouvernements allemand et français ainsi que de partenariats privés.

Les présences aujourd'hui d'une importante délégation du GFK, de sa présidente actuelle, Madame Barbara Köster, de Madame Gisela Rögge sous l'impulsion de qui le GFK a été créé, de Monsieur Beuth, Ministre plénipotentiaire de l'Ambassade d'Allemagne en France et de Madame Delpeuch représentant le Ministre Délégué aux Anciens Combattants me donnent confiance.

Le Camp de Soest et le musée virtuel deviendront ainsi des Lieux de Rencontre pour les jeunes allemands et français où, ensemble, ils pourront réfléchir sur leur histoire et prendre conscience de la communauté de leurs destins

Le Président remercie

Mesdames Alice Ledermann et Sonia Kair,

Messieurs Fawzi Bénachera et Vincent Mettauer

qui ont apporté une contribution particulièrement précieuse à l'organisation de la réunion et de l'exposition qui a été présentée à cette occasion,

ainsi que

Madame MarieHenriette de Bodard,

Madame Jacqueline Decoté

Monsieur Michel Raclet

et

Madame Marie Mayer

Membres du Conseil d'Administration qui se sont particulièrement impliqués dans l'organisation de la Journée.

Allocution de clôture de Madame Dominique Delpeuch

Cabinet du Ministre des Anciens Combattants

représentant M. Hamlaoui Mekachera, Ministre Délégué aux Anciens Combattants

Monsieur le Président, Général, Monsieur le Ministre plénipotentiaire de l'Ambassade d'Allemagne, Madame la Directrice des Affaires Culturelles et Educatives de la Direction de la Mémoire du Patrimoine et des Archives du Ministère de la Défense, Messieurs les Officiers, Madames et Messieurs les Présidents, Mesdames, Messieurs,

Retenu par des obligations antérieures, Monsieur Hamlaoui Mekachera, ministre délégué aux anciens combattants ne pouvait être parmi nous ce matin, il m'a chargé de le représenter et pour moi c'est un plaisir.

Il m'a chargé également de vous assurer du fait qu'il s'associait pleinement à votre manifestation.

Comme Madame Michèle Alliot-Marie, ministre de la Défense, qui a souhaité que cette journée soit placée sous son patronage, il se réjouit que pour la première fois, tous les anciens officiers qui ont été prisonniers en Allemagne pendant la seconde guerre mondiale soient réunis pour cette journée du souvenir.

Sachez que je ferai part à M. le Ministre de la grande qualité de vos travaux et du combat pour la mémoire que vous continuez de mener.

L'exposition qui nous est présentée, le film que nous avons vu, les témoignages émouvants que nous avons écoutés, ainsi que la contribution du Professeur Miard-Delacroix, sont la preuve que cette mémoire



mérite d'être perpétuée et que le sort des prisonniers de guerre doit faire partie intégrante de notre mémoire collective comme l'a souligné Mme Miard-Delacroix.

Et je salue votre travail, Général Guérin, ainsi que celui de l'ensemble des membres de votre association dont tout particulièrement votre fille Marie qui, la première, est venue me voir et a pris contact avec moi, je crois qu'il faut vraiment lui rendre hommage.

Votre association Mémoire et Avenir, dont le nom est suffisamment évocateur, parce qu'il est impératif, Mme Miard-Delacroix en a parlé et je souhaite revenir sur ce thème, que les nouvelles générations connaissent le sort des prisonniers de guerre, connaissent le sort des officiers, et sachent que pour vous et tous ceux que vous représentez, la captivité n'a pas été la «vie de château» comme certains l'ont prétendu.

Mesdames et Messieurs, en 1940, au terme de combats d'une intensité injustement oubliée, dont Ms. Grzybowski et Vignolles ont témoigné tout à l'heure, malgré un courage et une ardeur magnifiques, près de 2 millions de combattants français prirent le chemin de la captivité.

Ce n'est qu'au printemps de 1945, cinq années plus tard, que cette cruelle épreuve prit fin. Une épreuve bouleversante pour des hommes qui ont combattu loyalement, et souvent fort héroïquement face à un ennemi nettement supérieur. Des souffrances parta-

gées également par leur famille et leurs proches, eux-mêmes contraints d'affronter le drame de l'occupation sans fils, sans mari ou sans père, une épreuve où la nation toute entière a été profondément marquée par l'éloignement de tant de ses enfants.

Dans les «Oflag», les officiers se montrèrent dignes de la France. Surmontant le traumatisme de la situation, malgré les risques encourus, beaucoup tentèrent de s'évader. Quelques uns y parvinrent. Au prix de leur courage et de leur sens de l'honneur, d'autres connurent les terrifiantes conditions de détention des camps de représailles de sinistre mémoire.

Tous, indéfectiblement fidèles à la France, tous demeurèrent patriotes et apportèrent autant que possible leur concours à la lutte de chaque instant contre l'ennemi. Eloignés de leurs compatriotes alors que près de 100 000 de leurs frères d'armes étaient tombés au champ d'honneur, et plus de 250 000 avaient été blessés, les prisonniers de guerre peuvent être fiers de porter haut les valeurs de la France.

Aujourd'hui, au nom du Gouvernement, je souhaite à mon tour vous rendre hommage et vous assurer de toute notre gratitude.

Unis au combat et dans l'adversité, vous êtes restés unis pour défendre votre histoire et promouvoir les principes de paix et de solidarité.

Je le répète, votre histoire doit être transmise aux plus jeunes. Sur le terrain de la transmission de la mémoire, l'Etat poursuit résolument son action et compte vous y aider.

Le programme du Haut Conseil de la mémoire combattante avait inscrit dans le programme commémoratif pour 2005, la commémoration du retour des prisonniers de guerre. C'est ainsi que le 8 mai 2005, pour le 60^{ème} anniversaire de la victoire sur le III^{ème} Reich, devant l'ancienne gare d'Orsay à Paris, la République a commémoré

solennellement le retour des prisonniers de guerre.

En ces circonstances exceptionnelles et émouvantes, dans le discours du Premier Ministre était rappelé qu'après leur retour, nombreux et solidaires, les prisonniers de guerre surent constituer des forces politiques importantes, des mouvements associatifs puissants. Ils ont imprégné le mouvement des idées et l'action de la République de leur humanisme, de leur attachement à la dignité des peuples et à la fraternité entre les peuples.

Le 3 juin 2005 également, un hommage national a été rendu aux prisonniers de guerre à la nécropole nationale de Pettonville en Meurthe et Moselle, cérémonie également empreinte d'émotion.

Enfin, toujours en 2005, votre association avait organisé une manifestation exceptionnelle, dont le caractère exemplaire a été souligné dans le rapport de la mémoire combattante du 10 novembre 2005, au cours de laquelle fut commémorée en 1945 la libération des 15 camps d'officiers français prisonniers, cérémonie qui a eu lieu le 6 avril 2005 à Soest et qui s'est déroulée dans une ambiance d'émotion unanime et a réuni un public nombreux.

S'il est une expérience de mémoire partagée qui mérite d'être citée en exemple, c'est bien celle-ci, ainsi que la manifestation d'aujourd'hui, pour laquelle je souhaite à nouveau saluer la présence de nos amis allemands.

Le ministre m'a chargée de vous en remercier et de vous en féliciter. Vous le savez, la mémoire partagée est un des thèmes chers à la France, elle mérite d'être développée. L'organisation des premières rencontres internationales sur la mémoire partagée participe de cette volonté. Pour la première fois, à l'initiative de la France, 24 pays se réuniront à Paris les 28 et 29 octobre prochains à l'Unesco. La transmission de la mémoire vers les jeunes,

ainsi que la reconnaissance due aux anciens combattants, seront au cœur des travaux de cette importante manifestation.

Le ministre sait pouvoir compter sur votre engagement sur cette voie et l'organisation de la manifestation d'aujourd'hui en est la preuve.

Mesdames et Messieurs, pour leur vaillance pendant la campagne de France,

pour leur dignité pendant leur captivité et pour leur engagement civique après la guerre, les officiers prisonniers de la guerre de 40 méritent l'hommage que vous leur rendez aujourd'hui.

Encore une fois, je vous félicite de cette initiative.





Mémoire et Avenir – Chapelle Française de Soest
37 rue de Chézy, 92200 – Neuilly/Seine